

Les bords perdus

Une proposition de Yoann Gourmel

Cette exposition pourrait reprendre à son compte le titre d'une courte nouvelle de Julio Cortázar et se faire le reflet d'une « Petite histoire tendant à illustrer le caractère précaire de la stabilité dans laquelle nous croyons vivre, autrement dit : les lois pourraient céder du terrain aux exceptions, hasards et improbabilités, et c'est là que je t'attends. »

Dans le cadre de sa politique de soutien à l'émergence¹, l'isdaT beaux-arts a invité le critique et commissaire d'exposition Yoann Gourmel à concevoir une exposition rassemblant des diplômés afin de mettre en perspective les recherches de jeunes créateurs issus d'une même école, à plusieurs générations d'intervalle. Ainsi se rencontrent autour de ce projet un designer graphique (Benjamin Renaud) et six plasticiens (Thomas Bernardet, Rémi Groussin, Romain Ruiz Pacouret, Emmanuel Simon, Lisa Tararbit et Marie Zawieja).

Jusqu'à l'avènement du *white cube* au milieu des années 1940, il n'était pas rare que l'on « habille » les espaces d'exposition par des tapisseries ou des boiseries. Il arrivait ainsi que l'on recouvre les murs d'un papier peint aux motifs végétaux pour y accrocher des peintures de paysage, afin de créer un décor d'intérieur en relation avec les œuvres exposées. Aujourd'hui, si les murs blancs des galeries constituent la toile de fond la plus répandue pour l'exposition d'œuvres d'art, son *lieu commun*, ils n'en demeurent pas moins une convention, un décor avec lequel les artistes doivent composer, allant pour certains jusqu'à en faire le matériau de leur pratique.

Jouant avec l'envers de ce décor à la neutralité supposée et inspirée par la nature ambiguë du palais des arts – un cube blanc « inséré » dans un bâtiment patrimonial – une des premières hypothèses de travail de cette exposition a été de proposer à six artistes et un designer graphique diplômés de l'isdaT d'imaginer chacun un fond sur lequel se déploierait l'accrochage de leurs œuvres ou de celles des autres dans l'idée d'une permutation possible entre elles. Cette règle du jeu, rapidement détournée par ses participants, visait à instaurer une dynamique de contamination mutuelle et évolutive entre des œuvres choisies ou produites pour l'occasion accrochées sur des œuvres murales spécifiquement réalisées pour les accueillir, comme une tentative de fondre plusieurs expositions en une.

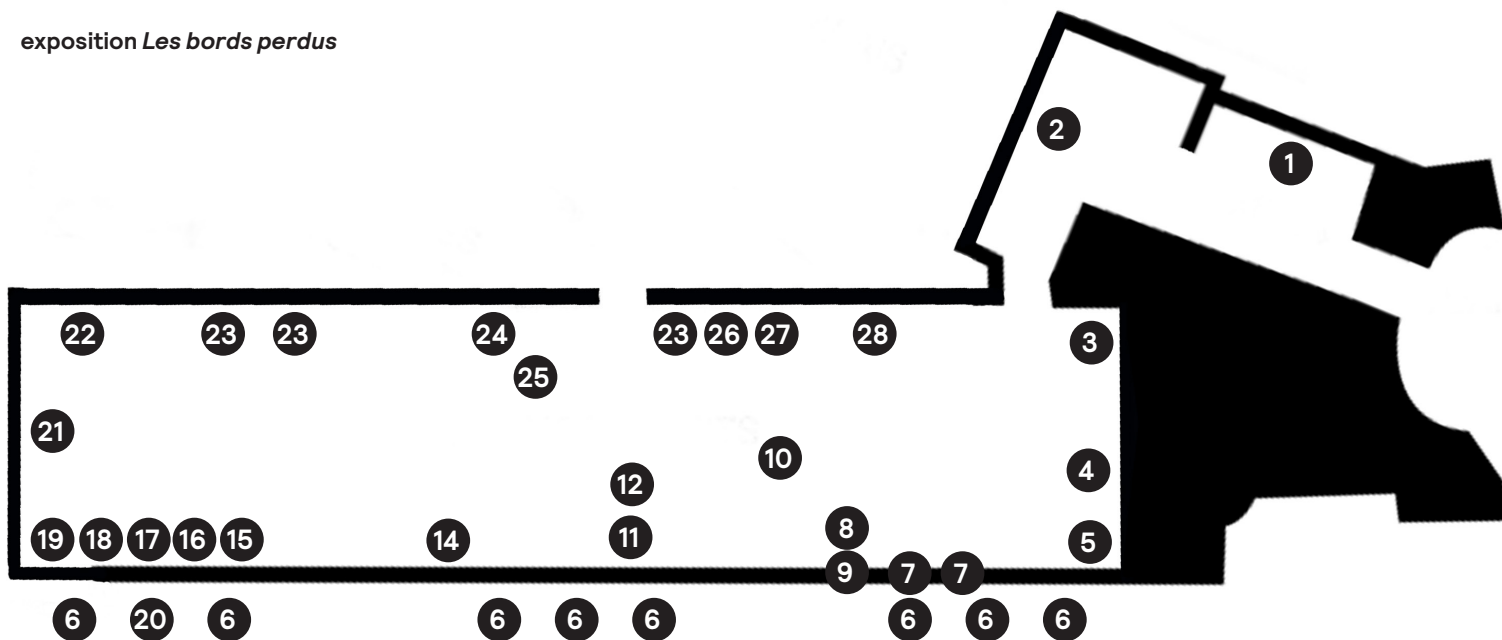
Construite sur des tentatives de dialogues, de frictions, de confrontations et de superpositions entre des œuvres dans un espace et un temps donné, cette exposition se pose ainsi à la fois comme résultat et point de départ d'une situation de travail collectif visant à se faire le reflet des processus de travail de chacun des artistes invités. Davantage qu'un thème qui

viendrait unifier la lecture de leurs œuvres, elle interroge leur autonomie en fonction de leur « support » et de leur environnement et la manière dont ceux-ci influencent, déterminent ou brouillent leur perception et leur expérience. Dans ce contexte, les fonds ou les bords perdus qui désignent en imprimerie la partie d'un document se trouvant après la coupe à l'impression, renvoient ici à des œuvres qui débordent de leur cadre, jouant de processus instables d'effacements et d'apparitions, de permutations et de transpositions.

avec

**Thomas Bernardet,
Rémi Groussin,
Benjamin Renaud,
Romain Ruiz-
Pacouret,
Emmanuel Simon,
Lisa Tararbit
et Marie Zawieja,
artistes et designer
diplômés de l'isdaT
beaux-arts**

1. Actions d'accompagnement des diplômés menées par l'institut :
– quatre résidences d'artistes de trois mois à un an leur sont offertes à Düsseldorf, Toulouse et Paris (Cité internationale des arts) en partenariat avec la Ville de Toulouse ;
– participation à des événements d'envergure nationale ou internationale à travers les programmations auxquelles l'institut est associé (Printemps de septembre à Toulouse, Yia / FIAC off à Paris, Salon international du meuble de Milan...);
– accompagnement d'un an en tant qu'artiste ou designer associé aux programmes de recherche de l'institut tels que « Global Tools » en design, ou « Genre 2030 » en art.



Benjamin Renaud

Né en 1983, vit et travaille à Toulouse / DNSEP design graphique, 2010
www.benjaminrenaud.fr

Benjamin Renaud a réalisé deux œuvres jouant avec la notion de bords perdus entendue comme représentation de ce qui est habituellement dissimulé au regard. Dans l'entrée de l'exposition, *olvidados / oubliés* (1) est une affiche représentant le portrait d'un homme réalisée pour une association militant pour la réhabilitation de la mémoire des exilés républicains espagnols en France. Son visage est ici caché par un cadre contenant une vieille photographie de famille dont les bords commencent à s'estomper.

Bords de mer (3) est une installation composée d'un présentoir réunissant des cartes postales de la Méditerranée de différentes époques vantant les promesses de villégiature de cette région du monde et d'une carte marine de cette même Méditerranée dont toute côte a disparu. Sur cette carte, des fils reliés par des punaises dessinent des trajectoires évoquant le destin de migrants tentant la traversée pour rejoindre les côtes européennes. Benjamin Renaud met ainsi en parallèle deux représentations opposées d'un même territoire, sujet d'espoirs et de fantasmes éloignés.

1 *olvidados / oubliés*, 2010-2015, impression à l'encre sur papier et photographie N/B (8,5 x 12,5 cm, encadrée 25 x 25 cm), 70 x 100 cm

3 *Bords de mer*, 2015, impression à l'encre sur papier (70 x 100 cm), punaises, fil, présentoir à cartes postales (50 x 100 cm), cartes postales (10,5 x 15 cm), dimensions variables

Rémi Groussin

Né en 1987, vit et travaille à Toulouse / DNSEP art, 2010
www.remigroussin.com

Rémi Groussin s'emploie dans son travail à démonter les codes et les artifices du cinéma et de l'industrie du divertissement. Les notions de décor, de hors-champ, de séquences se matérialisent dans ses œuvres réalisées en fonction des contextes et des situations de travail. Présentée dans l'entrée de l'exposition, la vidéo *The End* (2) consiste en un générique d'un film qu'on ne verra jamais et dont les noms des participants forment une liste quasi-exhaustive des acteurs célèbres ou méconnus de l'histoire de l'art et de l'art contemporain, dans une sorte d'état des lieux actuel de la création et des références à connaître à la sortie d'une école d'art. Produite pour l'exposition, l'installation *Dr Rossiter* (24) consiste en une série de répliques de tables de lanceurs de couteaux inspirées du film *Le Cirque des horreurs* (1960) de Sidney Hayers. Entreposées comme des vestiges abandonnés ou des accessoires inachevés dont la tension spectaculaire semble être mise en pause, elles jouent ainsi avec la mécanique du spectacle de l'horreur comme avec les motifs et l'histoire de la peinture abstraite géométrique. Réalisée en collaboration avec Pauline Prat, la vidéo *Mockbuster* (22) renvoie à une pratique consistant à créer avec très peu de moyens un film à partir de bribes de scénarios plagiés de films blockbusters avant leur sortie en salles. La vidéo rejoue cette technique en détournant une très courte vidéo de démo Samsung utilisée pour mettre en avant la qualité des écrans plats de la marque. Le montage de la vidéo ainsi que la composition florale, réalisée à partir de fleurs en plastique glanées aux pieds des tombes de cimetières, reprennent avec exactitude, la structure de la démo dont le film s'inspire. En place de sublimations florales colorées, *Mockbuster* met en avant les défauts de

ces fleurs délavées, mettant en exergue la vanité et l'artificialité de ces images trop bien construites.

ces fleurs délavées, mettant en exergue la vanité et l'artificialité de ces images trop bien construites.

2 *The End*, 2015, vidéo HD, N&B, muet, en boucle

22 *Mockbuster*, 2015, en collaboration avec Pauline Prat, vidéo HD, couleur, muet, en boucle

24 *Dr Rossiter*, 2015, installation, bois, peinture, acier, dimensions variables

Lisa Tararbit

Née en 1985, vit et travaille à Paris / DNSEP art, 2012
www.lisatararbit.fr

Peintures sur mousse, aquarelles sur tissu, sérigraphies sur plâtre, les œuvres de Lisa Tararbit reposent sur des transpositions d'un support ou d'un médium à un autre ouvrant la voie à de multiples transformations et combinaisons. Ses installations à l'intersection de la peinture et de la sculpture, comme *Matières* (4), lui servent ainsi souvent de points de départ à un travail de photographie puis de sérigraphie dans lequel des détails, des agencements, des compositions se révèlent à travers un processus d'effacement ou de recouvrement allant parfois jusqu'à la disparition complète du motif. *Monotype* (28), la série de sérigraphies sur verre et sur papier présentée dans l'exposition a ainsi été effectuée d'après des photographies de peintures réalisées par l'artiste sur différents supports (tissu, toile, papier...). Isolées, juxtaposées, superposées, elles apparaissent sur le mur comme les fragments d'une plus vaste composition.

4 *Matières*, 2015, spray sur mousse, dimensions variables

28 *Monotype*, 2015, sérigraphies à tirages uniques sur papier Fabriano et sur verre, 60 x 80 cm chaque

Marie Zawieja

Née en 1972, vit et travaille à Toulouse / DNSEP art, 2013 Marie Zawieja explore dans ses œuvres un large éventail de techniques, de genres, de sujets et de codes de la peinture mais également de ses modes et de ses conventions de présentation. Interrogeant les articulations du tableau avec son fond, elle invite le regard à circuler à l'intérieur mais aussi à l'extérieur de l'œuvre pour l'appréhender dans sa globalité. *Only for you III, Nuit#3* (7), consiste ainsi en deux toiles peintes en miroir dissimulées derrière des rideaux tandis qu'au sol *Un pari payant* (10) est une peinture réalisée sur deux plaques de verre collées l'une à l'autre tenues à la verticale. Multipliant les strates et les juxtapositions, une toile – sur laquelle une peinture de montagne est accrochée – reprend comme en écho le même motif paysager que sur la plaque de verre. Palmiers, sapins, cascades, rochers, les peintures de Marie Zawieja jouant avec les motifs et les signes du paysage et de ses représentations, ponctuent l'espace d'exposition comme autant d'évocations d'un ailleurs pittoresque. Associant par ailleurs le paysage au geste et le geste au paysage, la petite huile sur bois *L'envers est encore plus beau* (14) fait référence par ses taches de couleurs essuyées aux « macules » d'Alexander Cozens, inventeur au 18^e siècle d'une méthode consistant à multiplier les taches afin d'élaborer des compositions picturales.

- 7** *Only for you III, Nuit#3*, 2014, diptyque, huile sur toile (80 x 80 cm chaque), rideaux, dimensions variables
- 8** *Ah non ! pas de pitié ! pas de fuite !*, 2015, huile sur bois, 60 x 52 cm
- 9** *Sans titre*, 2015, acrylique sur toile, dimensions variables
- 10** *Un pari payant*, 2015, huile sur verre, dimensions variables
- 14** *L'envers est encore plus beau*, 2014, huile sur bois, 20 x 20 cm
- 23** *Je suis allée me baigner et je vais y retourner* (3 peintures extraites de la série), 2015, huiles sur bois, 60 x 52 cm chaque
- 27** *Quelles histoires*, 2015, huile sur bois 35,5 x 30 cm

Thomas Bernardet

Né en 1975, vit et travaille à Bruxelles / DNSEP art, 1998 www.thomasbernardet.net

Thomas Bernardet archive ses images photographiques en deux catégories : les « documents de travail » aux « dimensions, utilisations et visibilité variables » et les « documents travaillés », des « collages d'images photographiques et supports divers ». D'un côté donc, une collection d'images prises par l'artiste régulièrement alimentée, de l'autre ces mêmes images qu'il associe ou superpose sur des feuilles de papiers de différentes couleurs et textures pour réaliser des compositions instables. Si, prises individuellement, ces photographies semblent banales, prélevées de l'ordinaire le plus commun, avec une récurrence de signes graphiques, de jeux de lignes et de matières, leur traitement, leur association et leur mode de présentation à l'allure « bricolée » leur confère un sentiment d'étrangeté tendant vers l'abstraction, que l'on retrouve également dans les motifs de la manche de chemise d'une greffière au travail filmée en gros plan dans la vidéo *La Greffière* (21) projetée sur la toile d'Emmanuel Simon. En s'intéressant aux conditions dans lesquelles une image fixe ou animée est enregistrée et donnée à voir, Thomas Bernardet interroge ainsi non seulement leur statut de « document » mais également leur capacité à se singulariser et à faire œuvre. Dans l'exposition, ces « documents travaillés » sont présentés sur des plaques de Placoplatre découpées légèrement décollées des murs, ou posées au sol, comme des strates supplémentaires venant s'ajouter aux œuvres des autres artistes.

- 11** *Documents travaillés sur Placo 60x120 (rémanence de couleurs sur fond gris)*, 2015, image photographique sur papier de soie, plâtre, carton ondulé, rondelles métalliques
- 12** *Documents travaillés sur Placo 60x120 (Forêt de Forex et comme dans une pyramide)*, 2015, images photographiques sur papier de soie, plâtre, grille de silicone et papier
- 25** *Documents travaillés sur Placo 60x120 (Qu'est-ce qu'un service et bleu comme de la mer)*, 2015, images photographiques sur papier de soie, papier Astralux bleu police, lames usagées, rondelles métalliques, colson sculpté, coquillage et plaque de plâtre.

- 26** *Documents travaillés sur Placo 60x120 (pour une grande œuvre utilisant plusieurs types de verres et un road trip)*, 2015, images photographiques sur papier de soie, plâtre, papier carton ondulé et film vinyle pour vitrage

Romain Ruiz-Pacouret

Né en 1986, vit et travaille à Toulouse / DNSEP art, 2013 www.romainruizpacouret.tumblr.com

Romain Ruiz-Pacouret présente dans l'exposition une grande peinture murale reproduisant les silhouettes des fenêtres du bâtiment dissimulées par les cimaises de l'espace d'exposition. Réalisé avec de la peinture blanche brillante sur le blanc mat des murs, leur quadrillage a été remplacé par une grille géométrique évolutive inspirée de l'art minimal qui tend à s'estomper pour devenir de plus en plus abstraite tout au long du mur. Entre figuration et abstraction, cette peinture murale discrète bien qu'à l'échelle du lieu devient un support, un fond sur lequel sont présentées des œuvres des autres artistes de l'exposition mais également cinq de ses dessins au fusain tirés d'une série en cours. Ces dessins intègrent dans des paysages de montagne parcourus par l'artiste des sculptures emblématiques des tenants de l'art minimal, croisant ainsi document et fiction en inventant un contexte paysager à ses sculptures abstraites géométriques.

- 6** *White shadow*, 2015, peinture murale, dimensions variables
- 15** *Tony Smith, crocus from Wandering Rocks 1967, sur paysage n°14*, 2014, fusain sur papier, 50 x 65 cm
- 16** *Carl André, Convex pyramid 1959-2000, sur paysage n°15*, 2014, fusain sur papier, 50 x 65 cm
- 17** *Ronald Bladen, three elements 1965, sur paysage n°25*, 2015, fusain sur papier, 50 x 65 cm
- 18** *Carl André, cedar piece 1959, sur paysage n°24*, 2015, fusain sur papier, 50 x 65 cm
- 19** *Robert Morris, Untitled (fiberglass version), 1965-1967, sur paysage n°23*, 2015, fusain sur papier, 50 x 65 cm



Visuel : *Les bords perdus (version 1, juillet 2015)*, Emmanuel Simon, 2015, crédit photo : Franck Alix

Emmanuel Simon

Né en 1989, vit et travaille à Toulouse et Noisy-le-Sec
DNSEP art, 2014
www.emmanuelsimon.fr

L'environnement dans lequel l'artiste travaille lui sert de point de départ et de sujet à l'élaboration de ses œuvres. Peintures d'ateliers, peintures d'espaces d'exposition, peintures de peintres ou peintures de peintures, il enregistre et s'approprie le travail des autres dans une réflexion sur l'originalité du geste artistique et de la notion d'autorité. Représentation d'une vue du Palais des arts, la peinture *Les bords perdus* (21) devient la toile de fond et l'espace d'accrochage d'œuvres des autres artistes, comme une mise en abîme de l'exposition. Poursuivant ses tentatives de banalisation de la pratique picturale et de mise à distance du rôle créatif de l'artiste, Emmanuel Simon a également peint une copie d'une œuvre de Marie Zawieja présentée dans l'exposition ainsi qu'une des fenêtres de Romain Ruiz-Pacouret.

- 5** *Marie Zawieja*, 2015, huile sur toile, 80 x 80 cm
- 20** *Romain Ruiz-Pacouret*, 2015, peinture murale, 337 x 160 cm
- 21** *Les bords perdus (version 2, septembre 2015)*, 2015, huile sur toile, 210 x 300 cm agrafée au mur et supportant, de gauche à droite et de haut en bas des œuvres de : L. Tararbit (*Monotype*, 2015) ; R. Ruiz-Pacouret (*Sans-titre*, 2015, acrylique sur bois, 20 x 15 cm) ; M. Zawieja (*Un sauvetage peu apprécié*, 2015, huile sur toile marouflée sur bois, 25 x 15 cm) et T. Bernardet (*Matisse à franges*, 2013, tirage photographique sur papier de soie, rondelles métalliques, Placoplatre et bois, 21 x 33 cm + *Documents travaillés sur Placo 60x120 (Autoportrait en baskets)*, 2015, image photographique sur papier de soie, plaque de plâtre, papier Awagami + *La greffière*, 2009, vidéo couleur, muet, 5'05 min, en boucle)